

Synthèse de cours sur le sujet

I) Le sujet et la liberté

A) Qu'est-ce qu'être libre ?

1) La liberté comme obéissance à soi-même

Une première approche de la liberté nous conduit à une conception « négative » de la liberté : être libre, c'est n'obéir à personne d'autre que soi-même. C'est donc à la fois être autonome (*auto-nomos* : est autonome celui qui se fixe à lui-même sa propre loi) et indépendant (lorsque je suis dépendant de quelqu'un, celui-ci peut m'imposer sa volonté en échange de ce dont j'ai besoin).

Cette approche, si l'on veut la formuler de façon positive, nous reconduit à une formule triviale : être libre, c'est (ne) faire (que) ce que nous voulons.

Remarque : il ne s'agit pas d'une définition « anarchiste » de la liberté (sans quoi ce serait une mauvaise définition : une définition doit, autant que possible, chercher à conserver une neutralité politique et morale). Bien au contraire, c'est sur elle que repose le système républicain démocratique. Dans un régime démocratique (telle qu'il est exposé, par exemple, chez **Rousseau** dans *Le Contrat Social*), le peuple est (le) Souverain, c'est donc lui qui détient le pouvoir *législatif*. En obéissant aux lois, le peuple n'obéit donc qu'à une loi qu'il s'est lui-même prescrite : il est auto-nome, libre, puisque la loi est conforme à sa volonté (la volonté du peuple, c'est-à-dire la volonté *générale*).

2) Être libre, est-ce obéir à ses désirs ?

Reste à savoir à *quoi* nous obéissons en nous-mêmes lorsque nous sommes libres. Si la liberté consiste à « faire ce que l'on veut », peut-on fusionner « volonté » et « désir » ?

Surtout pas, comme nous l'indique l'exemple du fumeur ; un fumeur peut fort bien *vouloir* arrêter de fumer, cela ne l'empêchera pas (hélas !) d'avoir envie de fumer : il y a donc ici opposition entre ce que je *veux* et ce que je *désire*. Or il est clair que l'individu libre, c'est celui qui sera capable de résister à son désir pour accomplir sa volonté ; celui qui, en revanche, cède à son désir est *dépendant* : il est l'esclave de son désir, auquel il ne peut résister.

Il faut donc se garder de confondre désir et volonté : si le désir est de l'ordre de l'impulsion spontanée (et non choisie : on ne choisit pas nos désirs, ils s'imposent à nous), la volonté est de l'ordre de la décision, de la délibération, du choix. Si la liberté consiste à obéir à notre volonté, elle implique généralement une *résistance* à nos désirs : la liberté ne renvoie donc plus à une sorte de « laisser-aller » à une spontanéité immédiate, mais bien à un *effort* — à un travail.

3) Être libre, c'est obéir à notre raison et à notre conscience

Si donc la liberté consiste à obéir à notre volonté, et que la volonté doit être distinguée du désir, on peut redéfinir la liberté de la façon suivante : la liberté consiste à obéir aux facultés qui, en nous, nous permettent de déterminer ce qui constitue le meilleur choix. Si le fumeur *veut* arrêter de fumer, c'est parce qu'il pense que ce choix est le meilleur, c'est-à-dire le plus raisonnable = le plus intelligent et le plus juste.

Or quelles sont les deux facultés qui permettent à l'homme de déterminer ce qui constitue le choix le plus intelligent et le plus juste ? Il s'agit de la *raison* et de la *conscience*. C'est par la raison et la conscience que l'homme peut déterminer ce qui constitue le meilleur choix, le choix le plus rationnel et le plus juste.

Nous parvenons donc à la conclusion selon laquelle la liberté consiste à obéir à notre raison et à notre conscience.

Remarque : cette définition éclaire le sens de l'article 1 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen (DDHC) : « tous les hommes sont dotés de raison et de conscience ; ils naissent et demeurent libres (...) ». C'est *parce que* tous les hommes sont dotés de raison et de conscience qu'ils sont capables de déterminer par eux-mêmes ce qui constitue le meilleur choix : ils sont donc libres.

On aboutit ainsi à une définition classique de la liberté, que l'on retrouve notamment dans la pensée des Lumières. Le projet philosophique des Lumières est avant tout de conduire l'homme à se déterminer par l'usage de ses facultés naturelles, et non par le recours à la Révélation (religieuse) ou à la Tradition. Il est donc logique que la conception de la liberté que l'on trouve dans ce projet soit celle qui la désigne comme obéissance à ces deux facultés naturelles par excellence que sont la raison et la conscience.

On peut certes, dans cette définition, choisir de privilégier l'une ou l'autre des deux facultés (et nous verrons plus tard que ce choix possède des conséquences philosophiques importantes). Pour **Kant** (philosophe allemand de l'*Aufklärung*, les Lumières allemandes), la liberté est avant tout obéissance à *la raison*. Pour Rousseau en revanche (philosophe français des Lumières), la liberté est avant tout obéissance à *la conscience* (morale), à laquelle il revient de guider la raison.

3') Être libre, c'est obéir à ce qui, en moi, est universel

Mais quelle que soit l'optique choisie, il convient de noter le point de convergence entre ces deux approches. Pour Kant comme pour Rousseau, la liberté consiste à obéir à une faculté *universelle*, c'est-à-dire *présente* chez tous les hommes (puisque'elle fait partie de la *nature* humaine), et qui dit *la même chose* à tous les hommes. Pour Kant, un raisonnement bien construit (comme une démonstration mathématique) conduira tous les hommes à la même conclusion ; pour Rousseau, la conscience morale oriente tous les hommes vers la *même* conception du bien et du mal.

On aboutit donc à l'affirmation, qui peut *nous* sembler paradoxale, selon laquelle la liberté, l'autonomie, consiste à obéir à des règles qui sont exactement les mêmes chez tous les hommes. Être libre, autonome, ce n'est pas obéir à des règles qui nous seraient propres, c'est au contraire suivre des règles qui sont parfaitement universelles,

puisqu'elles sont dictées par des facultés qui existent chez tout homme et qui disent la même chose à tout homme.

Cette conclusion est particulièrement manifeste chez Kant, selon laquelle la liberté, en tant qu'obéissance à la raison, implique l'obéissance à cette « loi de la raison » (aussi appelée « loi morale », mais nous y reviendrons) qui me commande d' « agir toujours de telle sorte que la maxime de mon action puisse être établie en loi universelle. » Être libre, c'est obéir à la raison ; c'est donc suivre des règles valides aux yeux de la raison ; c'est donc suivre des règles qui pourraient être admises par tout être doté de raison ; c'est donc suivre des règles qui pourraient être établies en lois universelles.

On voit bien ici à quel point, pour Kant, la liberté s'oppose absolument à tout ce qui, en moi, me caractérise en tant que personne singulière, individuelle, différente, unique, etc.

Mais, il faut le souligner, cela peut certes *me*¹ sembler paradoxal : mais cela n'a rien de paradoxal aux yeux de Kant. Pour ce philosophe des Lumières qu'est Kant, ce que les hommes ont de grand, ce qui les élève au-dessus des animaux, ce n'est certainement pas ce qu'ils ont de particulier, de personnel (leurs désirs, les caractéristiques de leur corps, etc.) Ce qu'un homme a de grand, de noble, de supérieur, c'est ce qu'il y a en lui de proprement *humain*, ce qui est identique chez *tous* les hommes, ce qui est *universel*. La liberté véritable ne consiste donc absolument pas à exprimer ma singularité, ce qui fait de moi *cet* homme-là, mais au contraire à obéir à ce qui fait de tout homme un « homme », à obéir à ce qui, en moi, est commun à tous les hommes : à ce qui, en moi, est universel.

¹ : le « moi » dont il s'agit ici désigne un individu à peu près normal du XXI^e siècle. C'est-à-dire le représentant d'une culture au sein de laquelle « l'individu » s'est peu à peu trouvé sacralisé durant tout le XX^e siècle. La valorisation, très répandue aujourd'hui, de la « singularité » individuelle, de la « personnalité » de chacun, du caractère « unique » de tout individu, de sa « différence » à l'égard des autres, etc. est largement opposée aux idées des Lumières ; comme le verrons avec Durkheim, cette idéologie « singulariste » est directement liée à la montée de l'individualisme. Encore une fois, pour des penseurs comme Kant et Rousseau, la valeur d'un homme n'est pas à rechercher du côté de ce qui le caractérise en tant qu'individu, mais dans ce qui *transcende*, dépasse, les différences individuelles.